

MICHEL BUTOR

# LA MODIFICATION

## PREMIÈRE PARTIE

I

Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant.

Vous vous introduisez par l'étroite ouverture en vous frottant contre ses bords, puis, votre valise couverte de granuleux cuir sombre couleur d'épaisse bouteille, votre valise assez petite d'homme habitué aux longs voyages, vous l'arrachez par sa poignée collante, avec vos doigts qui se sont échauffés, si peu lourde qu'elle soit, de l'avoir portée jusqu'ici, vous la soulevez et vous sentez vos muscles et vos tendons se dessiner non seulement dans vos phalanges, dans votre paume, votre poignet et votre bras, mais dans votre épaule aussi, dans toute la moitié du dos et dans vos vertèbres depuis votre cou jusqu'aux reins.

Non, ce n'est pas seulement l'heure, à peine matinale, qui est responsable de cette faiblesse inhabituelle, c'est déjà l'âge qui cherche à vous convaincre de sa domination sur votre corps, et pourtant, vous venez seulement d'atteindre les quarante-cinq ans.

Vos yeux sont mal ouverts, comme voilés de fumée légère, vos paupières sensibles et mal lubrifiées, vos tempes crispées, à la peau tendue et comme raidie en plis minces, vos cheveux, qui se clairsemèrent et grisonnent, insensiblement pour autrui mais non pour vous, pour Henriette et pour Cécile, ni même pour les enfants désormais, sont un peu hérissés et tout votre corps à l'intérieur de vos habits qui le gênent, le serrent et lui pèsent, est comme baigné, dans son réveil imparfait, d'une eau agitée et gazeuse pleine d'animalcules en suspension.

Si vous êtes entré dans ce compartiment, c'est que le coin couloir face à la marche à votre gauche est libre, cette place même que vous auriez fait demander par Marnal comme à l'habitude s'il avait été encore temps de retenir, mais non, que vous auriez demandée vous-même par téléphone, car il ne fallait pas que quelqu'un sût chez Scabelli que c'était vers Rome que vous vous échappiez pour ces quelques jours.

Un homme à votre droite, son visage à la hauteur de votre coude, assis en face de cette place où vous allez vous installer pour ce voyage, un peu plus jeune que vous, quarante ans tout au plus, plus grand que vous, pâle, aux cheveux plus gris que les vôtres, aux yeux clignotants derrière des verres très grossissants, aux mains longues et agitées, aux ongles rongés et brunis de tabac, aux doigts qui se croisent et se décroisent nerveusement dans l'impatience du départ, selon toute vraisemblance le possesseur de cette serviette noire bourrée de dossiers dont vous apercevez quelques coins colorés qui s'insinuent par une

couture défaite, et de livres sans doute ennuyeux, reliés, au-dessus de lui comme un emblème, comme une légende qui n'en est pas moins explicative, ou énigmatique, pour être une chose, une possession et non un mot, posée sur le filet de métal aux trous carrés, et appuyée sur la paroi du corridor,

cet homme vous dévisage, agacé par votre immobilité debout, ses pieds gênés par vos pieds ; il voudrait vous demander de vous asseoir, mais les mots n'atteignent même pas ses lèvres timides, et il se détourne vers le carreau, écartant de son index le rideau bleu baissé dans lequel est tissé le sigle SNCF.

Sur la même banquette que lui, après un intervalle pour l'instant inoccupé, mais réservé par ce long parapluie au fourreau de soie noire qui barre la moleskine verte, au-dessous de cette légère mallette gainée de toile écossaise imperméabilisée, avec deux serrures de mince cuivre éclatant, un jeune homme qui doit avoir fini son service militaire, blond, vêtu de tweed gris clair, avec une cravate à rayes obliques rouges et violettes, tient dans sa main droite la gauche d'une jeune femme plus brune que lui, et joue avec elle, passant et repassant son pouce sur sa paume tandis qu'elle le regarde faire, contente, levant un instant les yeux vers vous, et les baissant vivement en vous voyant les observer, mais sans cesser.

Ce ne sont pas seulement des amoureux mais de jeunes époux puisqu'ils ont tous les deux leur anneau d'or, de fraîche date, peut-être en voyage de noces, et qui ont sans doute acheté pour l'occasion, à moins que cela soit le cadeau d'un oncle généreux, ces deux grandes valises semblables, flambant neuves, en peau de porc, l'une sur l'autre au-dessus d'eux, toutes deux agrémentées de ces petits cadres de cuir pour cartes de visite, fixés aux poignées par de minuscules courroies.

Ils sont les seuls à avoir retenu leurs places dans ce compartiment : leurs fiches brunes et jaunes avec leurs gros numéros noirs sont suspendues immobiles à la barre nickelée.

De l'autre côté de la fenêtre, assis seul sur l'autre banquette, un ecclésiastique d'une trentaine d'années, déjà un peu gras, d'une propreté méticuleuse à l'exception des doigts de la main droite souillés de nicotine, tente de s'absorber dans la lecture de son breviaire truffé d'images, au-dessous d'un porte-documents d'un noir, un peu cendré, d'asphalte, dont bâille en partie la longue fermeture éclair comme la gueule aux dents très fines d'un serpent marin, posé sur le filet jusqu'où vous hissez péniblement, tel un dérisoire athlète de place publique soulevant par son anneau l'énorme poids de fonte creuse, d'une seule main, puisque les doigts de l'autre sont encore serrés sur le livre que vous venez d'acheter, vous hissez votre propre bagage, votre propre valise recouverte de cuir vert bouteille à gros grain avec vos initiales frappées « L. D. », cadeau de votre famille à votre précédent anniversaire, qui était alors assez élégante, tout à fait convenable pour le directeur du bureau parisien des machines à écrire Scabelli, et qui peut encore faire illusion malgré ces taches grasses qui se révèlent à un examen plus attentif, et cette sournoise rouille qui commence à ronger les anneaux.

En face de vous, entre l'ecclésiastique et la jeune femme gracieuse et tendre, à travers la vitre, à travers une autre vitre, vous apercevez assez indistinctement à l'intérieur d'un autre wagon de modèle plus ancien aux bancs de bois jaune, aux filets de ficelle, dans la pénombre au-delà des reflets composés, un homme de la même taille que vous, dont vous ne sauriez ni préciser l'âge, ni décrire avec exactitude les vêtements, qui reproduit avec plus de lenteur encore les gestes fatigués que vous venez d'accomplir.

Assis, vous étendez vos jambes de part et d'autre de celles de cet intellectuel qui a pris un air soulagé et qui arrête enfin le mouvement de ses doigts, vous déboutonnez votre épais manteau poilu à doublure de soie changeante, vous en écartez les pans, découvrant vos deux genoux dans leurs fourreaux de drap bleu marine, dont le pli, repassé d'hier pourtant, est déjà cassé, vous décroisez et déroulez avec votre main droite votre écharpe de laine grumeleuse, au tissage lâche, dont les nodosités jaune paille et nacre vous font penser à des oeufs brouillés, vous la pliez négligemment en trois et vous la fourrez dans cette ample poche où se trouvent déjà un paquet de gauloises bleues, une boîte d'allumettes et naturellement des brins de tabac mêlés de poussière accumulés dans la couture.

Puis, saisissant avec violence la poignée chromée dont le noyau de fer plus sombre apparaît déjà dans une mince déchirure de son placage, vous vous efforcez de fermer la porte coulissante, qui, après quelques soubresauts, refuse d'avancer plus loin, au moment même où apparaît dans le carreau à votre droite un petit homme au teint très rose, couvert d'un imperméable noir et coiffé d'un chapeau melon, qui se glisse dans l'embrasure comme vous tout à l'heure, sans chercher le moins du monde à l'élargir, comme s'il n'était que trop certain que cette serrure, que cette glissière ne fonctionneraient pas convenablement, s'excusant silencieusement, avec un mouvement de lèvres et de paupières à peine perceptible, de vous déranger tandis que vous repliez vos jambes, un Anglais vraisemblablement, le propriétaire sûrement de ce parapluie noir et soyeux qui raie la moleskine verte, qu'il prend en effet, qu'il dépose, non point sur le filet mais au-dessous, sur la mince étagère faite de tringles, ainsi que son couvre-chef, le seul dans ce compartiment pour l'instant, un peu plus âgé que vous sans doute, son crâne bien plus dégarni que le vôtre.

À droite, au travers de la vitre fraîche à laquelle s'appuie votre tempe, et au travers aussi de la fenêtre du corridor à demi ouverte devant laquelle vient de passer un peu haletante une femme à capuchon de nylon, vous retrouvez, se détachant à peine sur le ciel grisâtre, l'horloge du quai où l'étroite aiguille des secondes poursuit sa ronde saccadée, marquant exactement huit heures huit, c'est-à-dire deux pleines minutes de répit encore avant le départ, et sans cesser de tenir serré dans votre main gauche le volume que vous avez acheté presque sans vous arrêter dans la salle des Pas perdus, vous fiant à sa collection, sans lire son titre ni le nom de l'auteur, vous découvrez à votre poignet jusqu'alors caché sous la triple manche blanche, bleue et grise, de votre chemise, de votre veston, de votre manteau, votre montre rectangulaire fixée par une courroie de cuir pourpre, avec ses chiffres enduits d'une matière verdâtre qui brille dans la nuit, qui marque huit heures douze et dont vous corrigez l'avance.

Dehors, une voiture à accumulateurs se fraye un chemin sinueux parmi la grise foule affairée, encombrée, qui s'émeut, qui s'embrouille dans ses conciliabules et ses adieux, tendant l'oreille aux bribes de paroles déformées que déversent les haut-parleurs, puis l'autre train s'ébranle dans le bruit, ses wagons verts passant les uns après les autres jusqu'au dernier qui, se retirant comme la frange d'un rideau de théâtre, ouvre à vos yeux, comme une scène immensément allongée, un autre quai populeux avec une autre horloge et un autre train immobile qui, lui, ne partira vraisemblablement qu'une fois que le vôtre aura quitté la gare.

Vos paupières, vous avez du mal à les tenir ouvertes, votre tête à la redresser ; vous voudriez vous enfoncer dans l'encoignure, y creuser avec votre épaule un trou confortable, mais votre dos se tord en vain, puis il est pris par la secousse et le remuement.

L'espace extérieur s'agrandit brusquement ; c'est une locomotive minuscule qui s'approche et qui disparaît sur un sol zébré d'aiguillages ; votre regard n'a pu la suivre qu'un instant comme le dos lépreux de ces grands immeubles que vous connaissez si bien, ces poutrelles de fer qui se croisent, ce grand pont sur lequel s'engage un camion de laitier, ces signaux, ces caténaires, leurs poteaux et leurs bifurcations, cette rue que vous apercevez dans l'enfilade avec un cycliste qui vire à l'angle, celle-ci qui suit la voie n'en étant séparée que par cette fragile palissade et cette étroite bande d'herbe hirsute et fanée, ce café dont le rideau de fer se relève, ce coiffeur qui possède encore comme enseigne une queue de cheval pendue à une boule dorée, cette épicerie aux grosses lettres peintes de carmin, cette première gare de banlieue avec son peuple en attente d'un autre train, ces grands donjons de fer où l'on thésaurise le gaz, ces ateliers aux vitres peintes en bleu, cette grande cheminée lézardée, cette réserve de vieux pneus, ces petits jardins avec leurs échalas et leurs cabanes, ces petites villas de meulière dans leurs enclos avec leurs antennes de télévision.

La hauteur des maisons diminue, le désordre de leur disposition s'accentue, les accrocs dans le tissu urbain se multiplient, les buissons au bord de la route, les arbres qui se dépouillent de leurs feuilles, les premières plaques de boue, les premiers morceaux de campagne déjà presque plus verte sous le ciel bas, devant la ligne de collines qui se devine à l'horizon avec ses bois.

Ici, dans ce compartiment, bercés et malmenés par le bruit soutenu, par sa profonde vibration constante soulignée irrégulièrement de stridences et d'hululations en touffes épineuses, les quatre visages en face de vous se balancent ensemble sans dire un mot, sans faire un geste, tandis que l'ecclésiastique de l'autre côté de la fenêtre, avec un léger soupir d'exaspération, referme son breviaire relié de cuir noir souple, tout en gardant son index entre les pages à tranche dorée comme signet, laissant flotter le mince ruban de soie blanche.

Soudain tous les regards se tournent vers la porte que d'un seul coup d'épaule, sans apparence d'effort, ouvre en grand un homme rougeaud, essoufflé, qui a dû monter dans le wagon juste au moment où le train s'ébranlait, qui lance dans le filet une valise bombée, un paquet grossièrement sphérique enveloppé dans un journal et maintenu par une ficelle

dépenaillée, puis s'assoit à côté de vous, déboutonnant son imperméable, croisant sa jambe droite sur sa gauche, et tirant de sa poche un hebdomadaire de cinéma à couverture en couleurs dont il se met à examiner les images.

Son profil épais vous masque celui de l'ecclésiastique dont vous ne voyez plus que la main posée sur l'appui de la fenêtre, les doigts tremblants à cause du mouvement général, l'index frappant doucement, machinalement, silencieusement au milieu du bruit, la longue plaque de métal vissée sur laquelle s'étale, vous le savez (puisque vous ne pouvez pas vraiment la lire, que vous pouvez seulement deviner à peu près une à une quelles sont ces lettres horizontales qui vous apparaissent si écrasées, si déformées par la perspective), l'inscription bilingue : « Il est dangereux de se pencher au-dehors – E pericoloso sporgersi. »

Bayant vivement de leur raie noire toute l'étendue de la vitre, se succèdent sans interruption les poteaux de ciment ou de fer ; montent, s'écartent, redescendent, reviennent, s'entrecroisent, se multiplient, se réunissent, rythmés par leurs isolateurs, les fils téléphoniques semblables à une complexe portée musicale, non point chargée de notes, mais indiquant les sons et leurs mariages par le simple jeu de ses lignes.

Un peu plus loin, un peu plus lente, la masse des bois de moins en moins interrompue de villages ou de maisons, tourne sur elle-même, s'entrouvre en une allée, se replie comme se masquant derrière un de ses membres.

C'est une véritable forêt que le train longe, non, traverse, puisque audelà de ce carreau où s'appuie toujours votre tempe, de l'autre côté du corridor vide maintenant et de ses vitres dont vous apercevez la succession jusqu'à l'extrémité du wagon, c'est le même spectacle de futaie broussailleuse et terne qui va s'épaississant.

La voie ferrée y creuse une tranchée qui se resserre de telle sorte que vous ne voyez plus du tout le ciel, que le sol même se relève en de hauts remblais de terre nue ou de maçonnerie sur laquelle un instant, juste le temps de les reconnaître, se peignent en rouge sur un rectangle blanc les grandes lettres que vous attendiez certes mais peut-être pas aussi tôt, que vous avez lues maintes fois, que vous guettez à chaque passage pourvu qu'il fasse jour, parce qu'elles vous indiquent soit que l'arrivée est prochaine soit que le voyage est vraiment commencé.

Passe la gare de Fontainebleau-Avon. De l'autre côté du corridor, une onze chevaux noire s'arrête devant la mairie.

Si vous aviez peur de le manquer, ce train au mouvement et au bruit duquel vous êtes maintenant déjà réhabitué, ce n'est pas que vous vous soyiez réveillé ce matin plus tard que vous l'aviez prévu, puisque, bien au contraire, votre premier mouvement, comme vous ouvriez les yeux, c'a été d'étendre le bras pour empêcher que se déclenche la sonnerie, tandis que l'aube commençait à sculpter les draps en désordre de votre lit, les draps qui émergeaient de l'obscurité semblables à des fantômes vaincus, écrasés au ras de ce sol mou et chaud dont vous cherchiez à vous arracher.

Tournant vos yeux vers la fenêtre, vous avez vu les cheveux autrefois noirs d'Henriette, et son dos se détachant devant la première lumière terne et décourageante,

doucement, brusquement, au travers de sa chemise de nuit blanche un peu transparente, se dessinant de plus en plus à mesure qu'elle écartait et repliait bruyamment les volets de fer aux fentes chargées de la poussière cotonneuse et charbonneuse de la ville, avec ici et là quelques points de rouille comme du sang coagulé.

Une masse d'air frais râpeux s'est répandue dans toute la pièce, frôlant vos narines, et comme les six carreaux apparaissaient maintenant tout entiers, frileuse, resserrant avec sa main droite son col orné d'une piètre dentelle inutile sur sa poitrine affaissée, elle est allée ouvrir la porte de l'armoire à glace Louis-Philippe, faisant virer d'un seul coup la réflexion du plafond et de ses moulures, de cette lézarde s'accentuant de mois en mois que vous auriez dû depuis longtemps faire colmater et disparaître (sous cet éclairage diffus mais parcimonieux, comme tamisé par une quantité de lamelles d'ardoise indéfiniment délitées, l'acajou lui-même apparaissait presque sans couleur ; seul un reflet de cuivre plus roux que rouge à l'angle de la moulure tremblotait), pour y chercher parmi tous ces vêtements pendus à leurs cintres, aux manches tombant toutes droites et sans épaisseur, comme si elles habillaient les bras raides et filiformes des ombres impitoyablement ironiques dans leur silence et leurs balancements des précédentes femmes de Barbe-Bleue, sa robe de chambre à grands carreaux gris et jaunâtres qu'elle a enfilée, découvrant son aisselle en levant son bras nu, dont elle a noué nerveusement le cordon soyeux, et qui lui donnait un air de malade avec ses traits tirés, soucieux, soupçonneux.

Certes, il n'y avait pas de douceur dans son regard à ce moment-là, mais qu'avait-elle aussi besoin de se lever alors que vous auriez fort bien su vous débrouiller tout seul comme cela était entendu, comme vous l'aviez fait maintes fois tandis qu'elle était en vacances avec les enfants, incapable lorsqu'elle est là de vous faire confiance pour ces détails, s'imaginant toujours vous être nécessaire et voulant vous en persuader...

Vous avez attendu qu'elle ait quitté la chambre, refermant la porte derrière elle doucement afin de ne pas éveiller les garçons dormant à côté, pour attacher à votre poignet votre montre (il était à peine plus de six heures et demie), pour vous asseoir sur votre lit, glisser vos pieds dans vos pantoufles, et vous gratter la tête en regardant vaguement à travers les vitres la coupole du Panthéon se détachant à peine sur le ciel gris, tout en vous interrogeant sur les expressions de votre femme, vous demandant non pas, évidemment, si elle se doutait de quelque chose, ceci n'étant que trop certain, mais de quoi au juste, et, notamment en ce qui concernait ce voyage, jusqu'à quel point exactement elle vous avait démasqué.

Bien sûr, cela vous a fait plaisir de le boire, ce café au lait qu'elle vous avait fait chauffer, mais il était bien inutile, elle le savait, puisque de toute façon, vous aviez l'intention de profiter du wagon-restaurant pour prendre un petit déjeuner.

Sur le palier, vous n'avez pas osé lui refuser son baiser triste.

« Tu as juste le temps maintenant ; il est vrai qu'en première tu auras toujours de la place. »

Comment savait-elle que cette fois vous n'aviez pu faire de location ? Était-ce vraiment vous qui le lui aviez dit et pourquoi ? Quoi qu'il en soit, il est une chose qu'elle

ignore, cela est certain, c'est dans quelle sorte de wagon vous êtes, c'est que ce déplacement-ci, bien loin qu'il vous soit demandé et remboursé par la maison Scabelli, vous le faites à l'insu de vos directeurs romains et de vos propres employés à Paris.

Elle a refermé la porte de votre appartement avant que vous ayez commencé à descendre les marches, perdant ainsi sa dernière occasion de vous attendrir, mais il est clair qu'elle ne le cherchait nullement, que si elle s'est levée ce matin pour vous servir, c'est simplement par la mécanique de l'habitude, par une certaine pitié au plus, toute colorée de mépris, il est clair que des deux c'est elle la plus lasse. Pourquoi voudriez-vous lui reprocher de ne vous avoir même pas regardé partir après ces quelques mots qui étaient peut-être un sarcasme et auxquels vous n'avez rien su ni rien voulu répondre, alors que le mieux pour vous deux, n'est ce pas, c'aurait été qu'elle ne se levât point du tout, qu'elle n'ouvrît même pas les yeux, la quitter pendant son sommeil, pendant qu'elle soulevait les draps de sa profonde respiration de dormeuse, à peine distincte dans la chambre obscure dont vous auriez laissé les volets fermés.

Si vous avez eu peur de le manquer, ce train qui roule régulièrement parmi les champs nus et les taillis bruns, c'est parce qu'il vous a fallu beaucoup plus de temps que vous ne l'aviez prévu pour trouver un taxi, c'est qu'il a fallu que vous descendiez toute la rue Soufflot avec votre valise à la main et que ce n'est qu'au coin du boulevard Saint-Michel, devant le café Mahieu, que vous avez enfin pu arrêter, après plusieurs tentatives infructueuses, une onze chevaux dont le chauffeur n'a même pas pris la peine de vous ouvrir la portière ou de vous aider à installer votre minime bagage, ce qui vous a donné l'impression absurde qu'il voyait sur votre visage que cette fois vous alliez voyager en troisième classe et non en première comme à l'habitude, et ce qu'il y avait de particulièrement gênant, c'était que soudain vous vous rendiez compte que vous réagissiez comme si vous aviez vu là quelque chose de déshonorant, déroutants dérèglements de la pensée matinale encore tout encombrée de demi-rêves épais.

Carré dans le coin droit comme vous êtes maintenant, vous avez vu passer les troncs des arbres sur les trottoirs encore déserts, devant les magasins encore tous fermés, l'église de la Sorbonne et sa place encore vide, ces ruines que l'on nomme les thermes de Julien l'Apostat bien qu'ils soient vraisemblablement plus anciens que cet empereur, la Halle aux Vins, les grilles du Jardin des Plantes, à gauche le chevet de la cathédrale dans son île au-dessus du parapet du pont d'Austerlitz, au milieu des autres clochers, à droite le beffroi de la gare avec son horloge marquant huit heures.

Au moment où vous demandiez à l'employé qui vous poinçonnait le billet que vous veniez d'acheter au guichet des relations internationales quel était le quai où vous deviez vous rendre, vous vous êtes aperçu qu'il était presque en face de vous, avec son cadran à l'entrée aux aiguilles immobiles marquant non point l'heure qu'il était mais celle où le train devait partir, huit heures dix, et la pancarte indiquant les principaux arrêts de cette liste que vous connaissez par cœur : Laroche, Dijon, Chalon, Mâcon, Bourg, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Modane, Turin, Gênes, Pise, Roma-Termini, et plus loin encore (celui-ci va plus loin encore), Napoli, Reggio, Syracuse, et vous avez profité des quelques instants qui vous

restaient encore pour acheter sans le choisir le livre qui depuis n'a pas quitté votre main gauche, ainsi que le paquet de cigarettes encore intact qui se trouve dans la poche de votre manteau, sous votre écharpe.

De l'autre côté du corridor, une onze chevaux noire démarre devant une église, suit une route qui longe la voie, rivalise avec vous de vitesse, se rapproche, s'éloigne, disparaît derrière un bois, reparaît, traverse un petit fleuve avec ses saules et une barque abandonnée, se laisse distancer, rattrape le chemin perdu, puis s'arrête à un carrefour, tourne et s'enfuit vers un village dont le clocher bientôt s'efface derrière un repli de terrain. Passe la gare de Montereau.

Un tintement transperce le grondement et vous voyez venir vers vous l'employé du wagon-restaurant avec sa casquette bleue à broderies d'or et sa veste blanche, que vous n'êtes pas le seul à avoir attendu puisque le jeune couple a levé les yeux, qu'ils se regardent maintenant, qu'ils se sourient. Un homme, une femme, une autre femme dont vous n'apercevez que le dos sortent de leurs compartiments et s'éloignent ; une manche d'imperméable balaie le carreau auquel votre tempe s'appuie toujours, puis un volumineux sac à main de nylon noir avec un bouton de galalithe y frappe quelques coups.

La température s'est sensiblement élevée et vous sentez chauffer cet étroit tapis de métal entre les banquettes, décoré de rayures en losanges. Votre voisin, le dernier venu, le moins riche manifestement de tous les occupants de ce compartiment, replie l'hebdomadaire qu'il lisait, hésite un instant, ne sachant pas où le poser, se lève, le case sur l'étagère où il s'épanouit comme un éventail, enlève son imperméable qu'il envoie brutalement, chiffonné, de sa grosse main qui le serre comme un torchon essuie-voitures, entre son paquet enveloppé de journal et votre valise sur le filet (la boucle de corne tape sur le métal puis se balance au bout de la ceinture qui pend), reprend ses feuilles, les déplie et se rassoit.

Cette photographie, de quelle actrice célèbre-t-elle le mariage, et le quantième ?

Le tintement revenant vous fait retourner les yeux vers la droite et vous suivez quelques instants la veste blanche de l'employé qui retourne vers son wagon pour verser dans les tasses, bleu pâle comme un ciel de printemps incertain sur une ville du Nord, un café médiocre et cher.

La jeune femme, qui s'est décidée la première, puis son époux, s'excusent en passant devant vous, rougissant, souriant tous deux, comme si c'était leur premier voyage, tout, les moindres incidents, leur étant plaisir et merveille, referment à demi la portière qui était restée grande ouverte depuis tout à l'heure, puis se hâtent.

Celui qui est en face de vous relève le rideau à son côté.

Allez-y vous aussi ; ce livre qui vous embarrassé, enfoncez-le dans votre poche et quittez ce compartiment ; ce n'est pas que vous ayez vraiment faim puisque vous avez déjà bu un café tout à l'heure ; ce n'est même pas seulement la routine puisque vous êtes dans un autre train que celui dont vous avez l'habitude, puisque vous subissez un autre horaire,

non, cela fait partie de vos décisions, c'est le mécanisme que vous avez remonté vous-même qui commence à se dérouler presque à votre insu.

## TROISIÈME PARTIE

### IX

À l'intérieur, dans l'air épais, chaud, l'odeur hostile, tenant dans votre main, enveloppés de nylon à raies blanches et rouges, humide et frais, le blaireau, le rasoir, le savon, les lames, la bouteille d'eau de Cologne, la brosse à dents et son étui, le tube de dentifrice à demi vidé, le peigne, tout ce que vous aviez étalé sur la tablette près du petit lavabo que l'on ne peut boucher et dont le robinet n'accorde l'eau que par gorgées, vous passez votre index sur votre menton presque lisse, votre cou encore râpeux, égratigné, vous regardez cette petite tache de sang qui sèche à l'extrémité de votre doigt, puis vous soulevez le couvercle de votre valise, y glissez ces affaires de toilette, en refermez les deux serrures de mince cuivre jaune, vous demandant si vous allez la remonter sur le filet, si vous n'allez pas rester dans le corridor à guetter les approches de Rome ; mais non, vous avez encore presque une demi-heure, vous regardez à votre montre, vingt-cinq minutes exactement.

Aussi la rehissez-vous là-haut. Enfoncé dans la rainure où se rejoignent la banquette et le dossier, il y a ce livre que vous aviez acheté au départ, non lu mais conservé tout au long du voyage comme une marque de vous-même, que vous aviez oublié en quittant le compartiment tout à l'heure, que vous aviez lâché en dormant et qui s'était glissé peu à peu sous votre corps.

Vous le prenez entre vos doigts, vous disant : il me faudrait écrire un livre ; ce serait pour moi le moyen de combler le vide qui s'est creusé, n'ayant plus d'autre liberté, emporté dans ce train jusqu'à la gare, de toute façon lié, obligé de suivre ces rails.

Je continuerai par conséquent ce faux travail détériorant chez Scabelli à cause des enfants, à cause d'Henriette, à cause de moi, à vivre quinze place du Panthéon ; c'était une erreur de croire que je pourrais m'en échapper ; et surtout, les prochaines fois, je le sais, je ne pourrai pas m'empêcher de retourner voir Cécile.

D'abord, je ne lui dirai rien, je ne lui parlerai pas de ce voyage. Elle ne comprendra pas pourquoi il y aura une telle tristesse dans mes embrassements. Elle sentira peu à peu, ce qu'elle avait d'ailleurs toujours senti, que notre amour n'est pas un chemin menant quelque part, mais qu'il est destiné à se perdre dans les sables de notre vieillissement à tous deux.

Passe la gare de Magliana. De l'autre côté du corridor, c'est déjà la banlieue romaine.

Vous allez arriver dans quelques instants à cette gare transparente à laquelle il est si beau d'arriver à l'aube comme le permet ce train dans d'autres saisons.

Il fera encore nuit noire et au travers des immenses vitres vous apercevrez les lumières des réverbères et les étincelles bleues des trams.

Vous ne descendrez pas à l'Albergo Diurno, mais vous irez jusqu'au bar où vous demanderez un caffè latte, lisant le journal que vous viendrez d'acheter tandis que la lumière apparaîtra, augmentera, s'enrichira, s'échauffera peu à peu.

Vous aurez votre valise à la main lorsque vous quitterez la gare à l'aurore (le ciel est parfaitement pur, la lune a disparu, il va faire une merveilleuse journée d'automne), la ville paraissant dans toute sa rougeur profonde, et comme vous ne pourrez vous rendre ni via Monte della Farina, ni à l'Albergo Quirinale, vous arrêterez un taxi et vous lui demanderez de vous mener à l'hôtel Croce di Malta, via Borgognone, près de la place d'Espagne.

Vous n'irez point guetter les volets de Cécile ; vous ne la verrez point sortir ; elle ne vous apercevra point.

Vous n'irez point l'attendre à la sortie du palais Farnèse ; vous déjeunerez seul ; tout au long de ces quelques jours, vous prendrez tous vos repas seul.

Éitant de passer dans son quartier, vous vous promènerez tout seul et le soir vous rentrerez seul dans votre hôtel où vous vous endormirez seul.

Alors dans cette chambre, seul, vous commencerez à écrire un livre, pour combler le vide de ces jours à Rome sans Cécile, dans l'interdiction de l'approcher.

Puis lundi soir, à l'heure même que vous aviez prévue, pour le train même que vous aviez prévu, vous retournerez vers la gare, sans l'avoir vue.

De l'autre côté du corridor passe la grande raffinerie de pétrole avec sa flamme et les ampoules qui décorent, comme des arbres de Noël, ses hautes tours d'aluminium.

Toujours debout, face à votre place, à cette photographie de l'Arc de Triomphe de Paris, tenant le livre entre vos doigts, quelqu'un frappe sur votre épaule, ce jeune marié que vousappelez Pierre, et vous vous asseyez pour le laisser sortir, mais ce n'est pas cela qu'il veut ; il allonge le bras et ouvre la lumière.

Tous les yeux s'écarquillent alors, tous les visages marquent de la hâte. Il prend une des valises au-dessus de sa jeune épouse, la dépose sur la banquette, l'ouvre, y cherche leurs affaires de toilette.

Vous vous dites : s'il n'y avait pas eu ces gens, s'il n'y avait pas eu ces objets et ces images auxquels se sont accrochées mes pensées de telle sorte qu'une machine mentale s'est constituée, faisant glisser l'une sur l'autre les régions de mon existence au cours de ce voyage différent des autres, détaché de la séquence habituelle de mes journées et de mes actes, me déchiquetant,

s'il n'y avait pas eu cet ensemble de circonstances, cette donne du jeu, peut-être cette fissure béante en ma personne ne se serait-elle pas produite cette nuit, mes illusions auraient-elles pu tenir encore quelque temps,

mais maintenant qu'elle s'est déclarée il ne m'est plus possible d'espérer qu'elle se cicatrice ou que je l'oublie, car elle donne sur une grotte qui est sa raison, présente à l'intérieur de moi depuis longtemps, et que je ne puis prétendre boucher, parce qu'elle est en communication avec une immense fissure historique.

Je ne puis espérer me sauver seul. Tout le sang, tout le sable de mes jours s'épuiserait en vain dans cet effort pour me consolider.

Donc préparer, permettre, par exemple au moyen d'un livre, à cette liberté future hors de notre portée, lui permettre, dans une mesure si infime soit-elle, de se constituer, de s'établir,

c'est la seule possibilité pour moi de jouir au moins de son reflet tellement admirable et poignant,

sans qu'il puisse être question d'apporter une réponse à cette énigme que désigne dans notre conscience ou notre inconscience le nom de Rome, de rendre compte même grossièrement de ce foyer d'émerveillements et d'obscurités.

Passe la gare de Roma Trastevere. Au-delà de la fenêtre les premiers tramways allumés se croisent dans les rues.

Il faisait déjà nuit noire et les phares des autos se réfléchissaient sur l'asphalte mouillé de la place du Panthéon. Assis près de la fenêtre vous preniez dans votre bibliothèque les lettres de Julien l'Apostat lorsque Henriette est entrée pour vous demander si vous dîniez.

« Tu sais bien que je préfère le wagon-restaurant.

– Ta valise est prête sur notre lit. Je retourne à la cuisine.

– Au revoir. À lundi prochain.

– Nous t'attendrons ; ton couvert sera mis ; au revoir. »

Dans votre hâte de quitter cet appartement, la pluie s'étant arrêtée et la lune apparaissant au milieu des nuages au-dessus du boulevard Saint-Michel dans toute l'animation d'une rentrée des facultés avec ses étudiants de toutes couleurs, vous avez pris un taxi qui a tourné à l'angle du palais ruiné attribué à l'empereur parisien.

Gare de Lyon, vous avez acheté des cigarettes, retenu, sur le quai, votre place pour le deuxième service du dîner ; vous êtes monté dans un wagon de première classe, vous vous êtes installé dans un compartiment où se trouvait déjà un monsieur gras, de votre âge, qui fumait de petits cigares, y avez posé sur le filet votre valise et la serviette de cuir clair bourrée de dossiers et de documents d'où vous avez tiré la chemise orangée concernant la succursale de Reims.

Ce n'était que le début d'un voyage habituel et pourtant déjà, presque négligemment, vous vous étiez renseigné à Paris sur les possibilités d'une situation convenant à Cécile ; rien n'avait encore déchiré la trame de votre vie bien réglée, et pourtant déjà vos relations avec ces deux femmes approchaient de la crise dont le voyage hors série qui s'achève est la conclusion.

Le train parti, vous étiez allé dans le corridor pour regarder de l'autre côté de la fenêtre le premier quartier de la lune au-dessus des toits et des gazomètres de la banlieue.

Au-delà de la fenêtre, on ne voit plus la lune pleine mais, devant les remparts d'Aurélien, le nombre des vespas augmente et déjà de nombreuses lampes s'allument à tous les étages des immeubles récents.

Celui que vous appellez Pierre rentre dans le compartiment, le visage rafraîchi, les yeux mieux ouverts, souriant ; celle que vous nommiez Agnès, son grand sac à la main, sort à son tour ; la femme au visage romain à côté de vous se lève, arrange son manteau, se coiffe un peu, descend sa petite valise.

Vous vous dites : que s'est-il passé depuis ce mercredi soir, depuis ce dernier départ normal pour Rome ? Comment se fait-il que tout soit changé, que j'en sois venu là ?

Les forces qui s'accumulaient déjà depuis longtemps ont explosé dans la décision de ce voyage, mais les effets de la déflagration ne se sont pas arrêtés là, car, dans la mise à exécution de ce rêve longtemps caressé, vous avez été contraint de vous rendre compte que votre amour pour Cécile est sous le signe de cette énorme étoile, et que si vous désiriez la faire venir à Paris, c'était dans le dessein de vous rendre par son intermédiaire Rome présente tous les jours ; mais il se trouve que, dans sa venue en ce lieu de votre vie quotidienne, elle perd ses pouvoirs d'intermédiaire, elle n'apparaît plus que comme une femme parmi les autres, une nouvelle Henriette avec laquelle, dans cette espèce de substitut du mariage que vous aviez l'intention d'instaurer, des difficultés de la même sorte apparaîtraient, mais pires à cause de l'absence perpétuellement rappelée de cette cité qu'elle devait rapprocher.

Or ce n'est point la faute de Cécile si la lumière romaine qu'elle réfléchit et concentre s'éteint dès qu'elle se trouve à Paris ; c'est la faute du mythe romain lui-même qui, dès que vous vous efforcez de l'incarner d'une façon décisive, si timide qu'elle demeure malgré tout, révèle ses ambiguïtés et vous condamne. Vous équilibreriez votre insatisfaction parisienne par une croyance secrète à un retour à la pax romana, à une organisation impériale du monde autour d'une ville capitale qui ne serait peut-être plus Rome mais par exemple Paris. Toutes vos lâchetés, vous leur trouviez une justification dans l'espoir où vous étiez que pourraient se fondre ces deux thèmes.

Une autre femme que Cécile aurait elle aussi perdu ses pouvoirs ; une autre ville que Paris les lui aurait aussi fait perdre.

Une des grandes vagues de l'histoire s'achève ainsi dans vos consciences, celle où le monde avait un centre, qui n'était pas seulement la terre au milieu des sphères de Ptolémée, mais Rome au centre de la terre, un centre qui s'est déplacé, qui a cherché à se fixer après l'écroulement de Rome à Byzance, puis beaucoup plus tard dans le Paris impérial, l'étoile noire des chemins de fer sur la France étant comme l'ombre de l'étoile des voies romaines.

Si puissant pendant tant de siècles sur tous les rêves européens, le souvenir de l'Empire est maintenant une figure insuffisante pour désigner l'avenir de ce monde, devenu pour chacun de nous beaucoup plus vaste et tout autrement distribué.

C'est pourquoi, lorsque vous avez tenté personnellement de le faire s'approcher de vous, son image s'est délabrée ; c'est pourquoi, lorsque Cécile arrive à Paris, elle redévient semblable aux autres femmes, le ciel qui l'éclairait s'obscurcissant.

Vous dites : il faudrait montrer dans ce livre le rôle que peut jouer Rome dans la vie d'un homme à Paris ; on pourrait imaginer ces deux villes superposées l'une à l'autre, l'une

souterraine pas rapport à l'autre, avec des trappes de communication que certains seulement connaîtraient sans qu'aucun sans doute parvînt à les connaître toutes, de telle sorte que pour aller d'un lieu à un autre il pourrait y avoir certains raccourcis ou détours inattendus, de telle sorte que la distance d'un point à un autre, le trajet d'un point à un autre, serait modifié selon la connaissance, la familiarité que l'on aurait de cette autre ville, de telle sorte que toute localisation serait double, l'espace romain déformant plus ou moins pour chacun l'espace parisien, autorisant rencontres ou induisant en pièges.

Le vieil Italien en face de vous se lève, descend avec difficulté sa grosse valise noire, sort du compartiment, fait signe à sa femme de le suivre.

Dans le corridor, déjà, de nombreux voyageurs passent, leurs bagages à la main, vont s'accumuler près de la portière.

Passe la gare de Roma Ostiense, avec la pointe blanche de la pyramide de Cestius qui apparaît légèrement sur la noirceur, avec au-dessous de vous les premiers trains de banlieue qui arrivent à la station Roma Lido. Sur le tapis de fer chauffant aux losanges semblables à un graphique idéal de trafic ferroviaire, vous considérez les poussières, les minces ordures qui se sont accumulées et comme incrustées au cours de ce jour et de cette nuit.

Le lendemain matin jeudi, vous êtes allé voir la maison dorée de Néron, à l'intention de Cécile que vous aviez raccompagnée la veille vers minuit au cinquante-six via Monte della Farina et qui vous avait dit devant votre regard, devant votre désir, qu'il était impossible que vous montiez chez elle à cette heure-ci parce que la famille da Ponte ne serait pas encore couchée, et le soir du jeudi vous avez dîné avec elle dans sa chambre entre les quatre photographies de Paris que vous vous efforciez de ne pas voir et qui vous empêchaient de parler.

Vous n'avez pu lui raconter votre visite que lorsque vous vous êtes retrouvés tous les deux sur le lit, la lampe éteinte, éclairés par la lumière de la lune qui pénétrait par la fenêtre ouverte avec un peu de vent, avec les lampes des maisons voisines, avec les phares des vespas virant bruyantes au coin d'en bas qui faisaient des taches orange sur le plafond.

Vous l'avez quittée peu après minuit comme d'habitude ; vous êtes retourné à l'Albergo Quirinale ; les fils déchirés se renouaient ; c'était une cicatrice très fragile ; la moindre imprudence l'aurait arrachée ; c'est pourquoi vous ne lui avez pas dit un seul mot de votre séjour à tous deux à Paris, c'est pourquoi, le lendemain vendredi, contre toutes vos craintes, elle ne vous en a pas dit un seul, comme vous déjeuniez ensemble dans un restaurant de la place des Thermes de Dioclétien, ni comme elle vous disait au revoir sur le quai de la gare tandis que le train démarrait, agitant la main, les yeux fixés sur vous.

Vous l'aviez reconquise ; tout semblait s'être effacé. Jamais vous n'en avez reparlé, et c'est à cause de ce silence que maintenant la blessure est inguérissable, à cause de cette fausse cicatrisation prématurée qu'une gangrène s'est développée dans cette plaie intérieure qui suppure si fort, maintenant que les circonstances de ce voyage, ses heurts, ses mouvements, ses aspérités l'ont écorchée.

« Adieu », lui avez-vous crié comme elle courait la tête levée, admirable, les cheveux en couronne de flammes noires, s'essoufflant dans un sourire. Vous pensiez alors : j'ai cru la perdre, je l'ai retrouvée ; j'ai côtoyé un précipice, il ne faut jamais plus en parler ; maintenant je saurai la garder, je la tiens.

Sur le tapis de fer chauffant vous considérez vos souliers tout marqués de balafres grises.

Et maintenant dans votre tête résonne cet « adieu Cécile », les larmes vous montant aux yeux de déception, vous disant : comment pourrai-je jamais lui faire comprendre et me pardonner le mensonge que fut cet amour, sinon peut-être par ce livre dans lequel elle devrait apparaître dans toute sa beauté, parée de cette gloire romaine qu'elle sait si bien réfléchir.

Ne vaudrait-il pas mieux conserver entre ces deux villes leur distance, toutes ces gares, tous ces paysages qui les séparent ? Mais en plus des communications normales par lesquelles chacun pourrait se rendre de l'une à l'autre quand il voudrait, il y aurait un certain nombre de points de contact, de passages instantanés qui s'ouvriraient à certains moments déterminés par des lois que l'on ne parviendrait à connaître que peu à peu.

Ainsi le personnage principal se promenant aux alentours du Panthéon parisien pourrait un jour, tournant à l'angle d'une maison bien connue, se trouver soudain dans une rue toute différente de celle à laquelle il s'attendait, dans une lumière tout autre, avec des inscriptions dans une autre langue qu'il reconnaîtrait comme de l'italien,

lui rappelant une rue qu'il a traversée déjà, s'identifiant bientôt comme une de ces rues aux alentours du Panthéon romain, et la femme qu'il rencontrerait là, il comprendrait que pour la retrouver il lui suffirait d'aller à Rome comme n'importe qui peut y aller n'importe quand pourvu qu'il ait l'argent et le loisir, en prenant le train par exemple, en y consacrant le temps, en passant par toutes les stations intermédiaires ;

et de même cette femme romaine de temps en temps passerait à Paris ; ayant longuement voyagé pour la retrouver il s'apercevrait qu'involontairement sans doute elle est parvenue au lieu même qu'il vient de quitter, recevant une lettre d'un ami la décrivant par exemple,

de telle sorte que tous les épisodes de leur amour seraient conditionnés non seulement par les lois de ces relations entre Rome et Paris, lois qui pourraient être légèrement différentes pour chacun d'eux, mais aussi par le degré de connaissance qu'ils en auraient.

Cette jeune femme que vous appellez Agnès, dont vous ignorez tout, jusqu'au nom, dont vous ne connaissez que le visage et la destination, Syracuse, rentre dans le compartiment, s'assied auprès de son mari, suit des yeux les vespas qui se croisent devant la sombre muraille d'Aurélien qui s'éloigne cachée par les remblais, par les immeubles du quartier de la piazza Zama.

Le train s'enfonce entre les murs, sous le pont de la via Appia Nuova.

Passé la gare de Roma Tuscolana. Un homme passe sa tête par la porte et regarde de part et d'autre comme pour vérifier s'il n'a pas oublié quelque chose (peut-être celui qui pendant quelques heures cette nuit était assis sur cette place vide en face de vous et dont vous n'avez même pas pu regarder le visage, baigné qu'il était dans l'obscurité, enfoncé que vous étiez dans votre mauvais sommeil, dans le déroulement lacérant de vos mauvais rêves, dans la gestation, la germination lente et cruelle de ces questions qui vous déchirent ce matin, dans ce vertige et cet effroi qui vous prenaient devant le vide s'ouvrant, cette faille de plus en plus large et profonde à partir du moment de votre arrivée dans quelques instants, solide bord, seul sol qui demeurât certain, cette faille où s'engloutissaient peu à peu toutes les constructions que vous aviez faites).

Tout vous était nouveau dans cette nuit du printemps romain comme vous reveniez vers l'hôtel Croce di Malta.

Il n'y avait encore ni Metropolitana, ni trolleybus, ni scooters, seulement des tramways, des taxis aux lignes verticales et quelques calèches.

Henriette riait comme vous des ecclésiastiques jeunes et vieux qui se promenaient par bandes avec leurs ceintures de couleur.

Le Guide bleu dans votre main encore tout neuf, qui est devenu de plus en plus inexact, que vous apportiez avec vous à chaque voyage jusqu'au moment où vous avez pris l'habitude de voir Cécile et de vous servir du sien, ce guide que vous avez laissé dans la petite bibliothèque romaine près de la fenêtre, quinze place du Panthéon,

infatigables tous les deux (dans votre chambre le matin tandis que vous vous rasiez, tandis qu'elle se coiffait, vous vous répétiez les phrases de l'Assimil),

vous êtes allés au Vatican le lendemain, tournant autour des murailles de la cité, vous esclaffant devant les bondieuseries des boutiques, parcourant rapidement les galeries encombrées de mauvaises statues antiques ou des présents des souverains modernes,

vous caressiez des yeux les gens, les rues, les monuments, persuadés tous les deux qu'il ne s'agissait là que d'une première mise en contact.

Puis après quelques très rapides journées de cette déambulation délicieuse, injuriant tous les deux doucement en plein accord les innombrables uniformes que vous rencontriez à chaque détour, il a fallu reprendre le chemin de l'ancienne minable crasseuse Stazione Termini tout à fait indigne de Rome, et comme le train s'ébranlait, vous lui murmuriez : « Dès que nous le pourrons, nous reviendrons. »

Un autre homme passe la tête par la porte et regarde des deux côtés (peut-être est-ce celui-ci qui était assis pendant quelques heures sur la banquette auprès de ce jeune marié).

Vous dites : je te le promets, Henriette, dès que nous le pourrons, nous reviendrons ensemble à Rome, dès que les ondes de cette perturbation se seront calmées, dès que tu m'auras pardonné ; nous ne serons pas si vieux.

Le train s'est arrêté ; vous êtes à Rome dans la moderne Stazione Termini. Il fait encore nuit noire.

Vous êtes seul dans le compartiment avec les deux jeunes époux qui ne descendent pas ici, qui s'en vont jusqu'à Syracuse.

Vous entendez les cris des porteurs, les sifflets, les halètements, les crissements des autres trains.

Vous vous levez, remettez votre manteau, prenez votre valise, ramassez votre livre.

Le mieux, sans doute, serait de conserver à ces deux villes leurs relations géographiques réelles

et de tenter de faire revivre sur le mode de la lecture cet épisode crucial de votre aventure, le mouvement qui s'est produit dans votre esprit accompagnant le déplacement de votre corps d'une gare à l'autre à travers tous les paysages intermédiaires,

vers ce livre futur et nécessaire dont vous tenez la forme dans votre main.

Le couloir est vide. Vous regardez la foule sur le quai. Vous quittez le compartiment.